



MON PÈLERINAGE SUR LA VIA FRANCESCANA

"La Via Francescana"

C'est une voie de pèlerinage qui relie Florence à Rome en passant par Assise. Essentiellement dans la montagne, cette voie est magnifique, mais elle est très peu empruntée. Henri Roussel, adhérent de Nice l'a parcourue au printemps, le plus souvent seul. Il nous fait partager son pèlerinage, voici la première partie, le récit des six premiers jours.

Lundi 9 mars 2015

Du stress pour commencer, et pour illustrer cette maxime selon laquelle « quand on part en voyage, le plus dur est de franchir le seuil » ce fut le cas. J'ai eu, un peu, beaucoup, le cœur noué, depuis plusieurs jours, et toute la journée dans ce temps de transfert vers Florence avant d'attaquer les choses sérieuses demain dans la montée vers le sanctuaire della Verna. Bien sûr le train était en retard à son arrivée à Pise, et bien sûr j'ai vu filer le train de Pise sous mon nez. Mais au fond cela avait-il de l'importance dès lors que rien ne me pressait d'arriver à Florence. J'ai regardé le paysage, franchi l'Arno à plusieurs reprises, retrouvé le chemin fait à pied entre Sarzana et Massa par Carrare. J'ai admiré les nuances de blanc entre marbre et neige où l'on ne sait plus qui est quoi. Loin du bleu de Klein ou des nuances de noir de Soulage. Villages perchés loin du tumulte des guerres et des rivières quand l'Arno joue à faire peur, dans une vidoullade tragique. Je suis retourné à Santa Croce où le Christ de Cimabue a roulé dans les flots en furie de ce même « fiume Arno ».

Le vent soufflait aigrement ce soir, descendant des sommets enneigés et glaçant les cœurs les plus vaillants. On annonce, mais est-ce vrai ? pluie et neige pour la fin de semaine. Demain sera un autre jour il faudra faire avec elles, mais d'abord se couvrir.

Rencontres déjà dans la Florence de fin d'après-midi à l'heure où les Italiens se préparent, pour certains du moins, à aller à la messe. Accueil chaleureux à Santa Maria dei Fiore pour délivrer le fameux timbro ou à l'Office du tourisme de la via Cavour. Même envie de servir un peu plus loin vers Santa Croce, là où les membres de la congrégation de Jérusalem ouvrent leur église aux rares passants qui se hasardent sous le porche pour admirer ce qu'ils croient être d'abord un cloître, là où s'ouvre un bel édifice entre roman et baroque au beau plafond de bois doré.

Messe de fin d'après-midi pour recadrer un peu le sens de la marche, pour aller à l'essentiel quand bien même il reste si difficile de se concentrer. La marche donnera, peut-être, la réponse à tant de questions.

Mardi 10 mars

Coup de vent, froid de gueux avant l'aube quand le pèlerin se lève pour entamer une longue journée qui l'amènera, si Dieu le veut, et ses pieds accessoirement, jusqu'au sanctuaire della Verna, perché à près de 1200 m d'altitude au-dessus de Bibbiena. Souvent le pèlerin se répète cette maxime si vraie « quand on part pour un voyage, le plus dur est de franchir le seuil » tous les matins la même angoisse : être capable ou non ? Tenir malgré le froid, la pluie, la pente ou que sais-je encore ? Pour plagier Molière (à moins que ce ne soit Cyrano de Bergerac ?) on se répète à l'envi « mais que diable vais-je faire dans cette galère ? » Le temps de le dire et de l'oublier, les automatismes reviennent vite, un pied devant l'autre, la mécanique se remet en marche, le corps se réchauffe peu à peu et la tête finit par chanter.

Il paraît que c'est un chemin d'humilité, sans doute, mais qui procure aussi de grandes joies. Le pèlerin, comme le paysan, trace des sillons, les jours où il chemine pour un champ à cultiver dont il ne connaît pas vraiment la dimension mais dont il sait qu'il le finira, coûte que coûte. C'est son objectif.

Cela me rappelle ces temps de l'été à Tichey où, avec Louis, on préparait la restauration de la ferme. Tous les jours, et quelque fut le temps on s'était promis de faire, et vider quinze brouettes, qui, au fil des jours, devinrent 20, puis 30 pour un résultat que l'on allait contempler chaque soir avec une égale jubilation. Voir avancer peu à peu l'ouvrage, voir se creuser la montagne de gravats à évacuer, voir réapparaître les vieux murs de briques était une joie à nulle autre pareille.

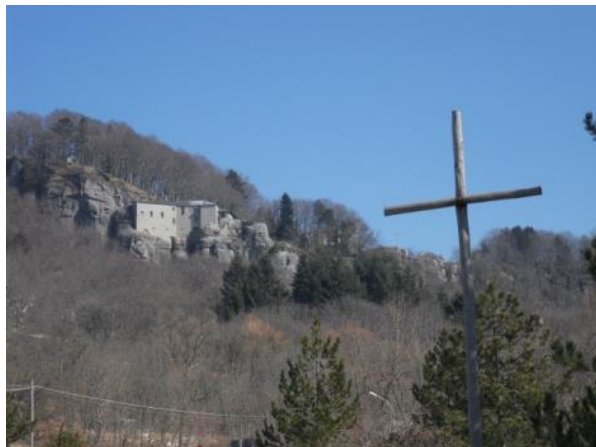
Je la retrouvais d'une manière un peu identique quand, après une longue journée de tonte de l'herbe, je m'asseyais, et continue aujourd'hui encore de m'asseoir sous le vieux hêtre ou à la grille pour contempler ce spectacle d'une pelouse comme je les aime, presque à la française. Dos au couchant je contemple les rayons du soleil pénétrer sous les frondaisons de la grande allée tandis que le regard se perd au-delà de la maison vers la petite porte du parc. Félicité comme celle du pèlerin qui à la fin d'une journée se retourne sur le chemin parcouru et s'étonne et se réjouit.

Vingt kilomètres de montée depuis Bibbiena ce matin. Le chemin après le monastère de Santa Maria dell Sasso serpente à mi pente, tantôt au-dessus d'une rivière, tantôt dans une large pinède, avant de rejoindre la route principale vers della Verna. Ensuite ce n'est plus qu'une longue montée régulière de près de dix-sept kilomètres, avec de belles échappées lointaines vers Poppi et son Castello et Bibbiena. Le vent est frais et en bourrasques et le corps ne s'échauffe pas trop. Au détour d'un virage, le sanctuaire della Verna apparaît soudain, véritable Mont Athos toscan, perché sur une énorme masse granitique ou de grès, sur laquelle repose tout le couvent. La dernière rampe de huit cents mètres est un peu éprouvante

mais le spectacle que l'on découvre est grandiose, époustouflant.

Et, surtout, on va de merveilles en merveilles tant ce sanctuaire recèle de trésors, en particulier une série d'oeuvres, dans toutes les chapelles et à la basilique, d'Andrea della Robia. Le blanc des personnages est étourdissant, rehaussé par les couleurs du fond ou par les décors et personnages rajoutés autour des figures principales du Christ et de la Vierge. Un véritable étourdissement où tout contribue à la beauté, le site, la superposition savante des bâtiments qui font corps avec la roche au point de se confondre avec elle. Le coucher de soleil éclatant accentue encore cette impression.

Je suis seul dans le dortoir de 13 lits ce soir, un silence absolu règne depuis que les rares visiteurs de la ville sont partis mais nous ne sommes que mardi ! L'accueil à la « portinaria » a été très chaleureux, attentif à tous les soucis du pèlerin qui s'inquiète de tout, et de rien, et d'abord de son chemin du lendemain, mais cela en revanche n'est pas rien dans un pays où le balisage est plutôt du genre folklorique.



Mercredi 11 mars 2015

J'espérais ne pas me perdre, espoir vain. Je me suis perdu, et dès le début. Ce fut ma faute pour la première fois car j'avais mal identifié le panneau, mais de ce que j'avais vu dans le guide, il semblait que c'était la direction à éviter. Ensuite, et notamment dans la deuxième partie entre Pieve San Stephano et Passo di Viamaggio, le balisage était aberrant, manquant chaque fois qu'on l'attendait, ou le cherchant en vain quand, par exemple, le dit chemin semblait s'enfoncer dans une clairière d'abattage d'arbres. Panneaux cachés, jamais visibles comme ils le devraient. Source de stress quand la route s'allonge et que le soleil commence à descendre à l'horizon.

Malgré cela, les trente-trois kilomètres se sont déroulés sans trop de heurts. Parti tardivement après la messe et le petit déjeuner, j'ai commencé à gravir la montagne pour me retrouver très vite dans la neige, épaisse, profonde. Mais, sur cette neige, des traces de pas, à l'évidence un homme et une femme. Ils doivent avoir un jour d'avance sur moi car le fond de l'empreinte a commencé à fondre. Le pas de l'homme est lourd, il enfonce profondément dans la neige, la femme s'inscrit dans les pas de l'homme et s'en écarte parfois. On distingue aussi, de ci de là, des traces d'animaux. Je parie pour une grande taille de l'homme, ou plutôt, a priori, pour une masse pondérale importante. Ce qui est fondamental pour moi c'est qu'ils me montrent la route, et je les suis sans l'ombre d'une hésitation. Le soleil commence à être chaud mais les montées sont raides avant que le chemin ne se développe sur un plateau en légère pente descendante, puis que la route ne s'incline franchement pour conduire le marcheur jusqu'à Pieve San Stephano, et au Tibre puis qu'il arrose la petite vallée voisine.

Recherche de l'après midi, une piste qui se dérobe, un balisage qui disparaît et l'on commence à errer alors que les pentes sont fortes à nouveau et que l'on ne veut pas recommencer plusieurs fois une même montée. Mais, peu à peu, on finit par identifier la route et les kilomètres s'allongent.

L'auberge, perdue dans la montagne à un carrefour de routes sur un col est au bout, ouverte, et Françoise ROSAY n'est pas là pour accueillir le pèlerin harassé. Mais ce n'est pas l'Auberge Rouge non plus. On lui montre sa chambre, elle sent le mois mais elle est chauffée et une douche réparatrice et la lessive remettent vite le marcheur sur pied.

A l'heure du repas, un jeune couple : mon attention est tout de suite attirée, quelques questions simples et la réponse fuse presque immédiatement. Ce sont eux les marcheurs de la neige, l'homme et la femme, et bien sûr le physique du premier corrobore ce que je pensais intuitivement. Ils sont partis du Sanctuaire della Verna et chemineront jusqu'à Assise. Ils ont fait en deux étapes ce que j'ai fait dans la journée, c'est la sagesse. Si tu veux voyager loin, ménages ta monture.

Hier soir, repas chez les Franciscains : à oublier, du bourratif, de l'étouffe chrétiens, un comble ! Mais cela m'a rempli, il n'y a donc rien à dire ! En revanche, pour regagner mon dortoir ce fut plus compliqué. La nuit, le sanctuaire est une véritable forteresse de l'extérieur, et de l'intérieur, ne serait-ce que pour ne pas déranger les moines. Alors je ne pouvais plus accéder au dortoir, j'étais enfermé de l'intérieur. Ce fut le moine portier qui muni de sa grande clé ancienne vint me sortir de ce mauvais pas en me faisant entrer de l'intérieur !!

Jeudi 12 mars 2015

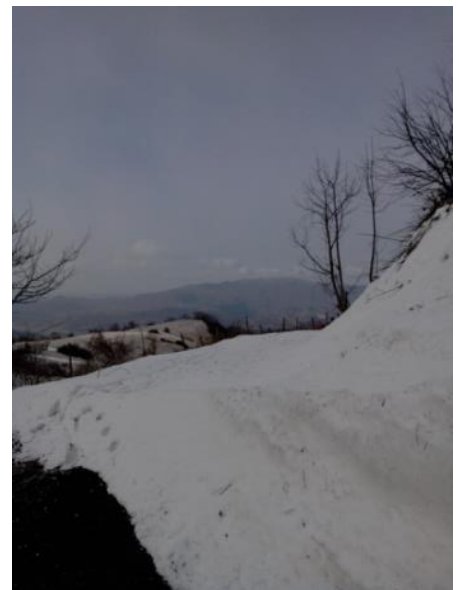
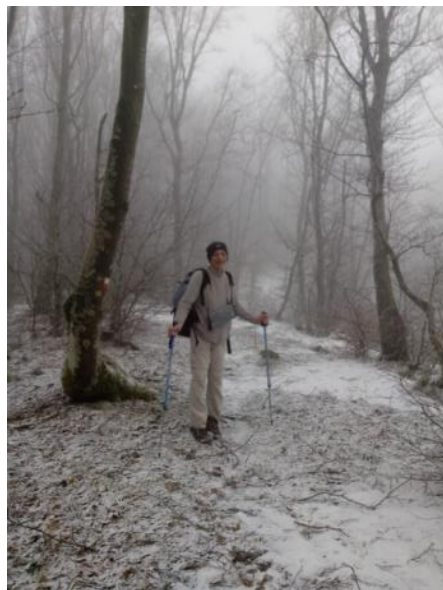
Longue et sportive journée comme ils l'avaient annoncé dans le guide mais, une fois encore, en sous estimant les temps de parcours tels qu'ils étaient rédigés sur le balisage. Ah ! ce balisage, maudit soit-il, inexistant ou erratique, ou changeant au

gré de directions que seuls connaissent leurs rédacteurs. Pour qui n'a pas le guide, et surtout ne sait pas l'italien, il a toutes les chances de se perdre, ou de prendre, comme moi, la mauvaise direction.

Ce matin en se levant, le vent soufflait en tempête et il fallait pourtant se hisser dans la montagne. Mais, heureusement pour moi, les « pas dans la neige » étaient là, les deux pèlerins, jeunes mariés, que j'ai fini par rattraper hier soir dans la mesure où ils avaient coupé l'étape Della Verna- Passo di Viamaggio en deux, en s'arrêtant à Pieve San Stephano, ce qui était plus prudent. Je devrais en prendre de la graine.

Nous montons donc de concert, nous nous perdons ou hésitons longuement pour choisir la route. Tout cela dans la tempête de vent et avec une neige tourbillonnante. Cette plaisanterie durera une heure avant que l'on ne rejoigne une route plus carrossable mais tout aussi enneigée (et même avec de grosses congères). Je laisse mes compagnons de route qui n'ont que faire de moi alors qu'ils sont en voyage de noces. Chaque fois qu'une hésitation me prend, j'attends qu'ils me rattrapent pour m'assurer, à une bifurcation, de celle qu'il convient d'emprunter en fonction des indications de leur guide.

Et puis arrive un moment où il semble n'y avoir plus aucun doute, le Tau figure en clair, j'emprunte donc le chemin long et droit qui s'ouvre devant moi. Je mettrai du temps à comprendre mon erreur, alors que le Tau continue à m'accompagner. Arrivé au lieu-dit Germignano il faut se rendre à l'évidence, je suis à l'écart du chemin puisque, de l'autre côté de la vallée j'aperçois la Montagna, destination prévue initialement et sur le trajet. Une indication sur la gauche, en descendant semble indiquer le chemin à prendre, mais un panneau est renversé et il faut se fier aux rares indications figurant sur quelques rares arbres. C'est la catastrophe du strict point de vue du balisage, et sans mon sens de l'orientation, et un peu, beaucoup de chance, je serais encore au fond de mon trou. J'ai dû errer un long moment au fond du ravin pour trouver un passage et me hisser sur l'autre rive et remonter ensuite vers le village de la Montagna. Il en sera ainsi plus bas encore quand, depuis le Convento Montecasale, on plonge (il n'y a pas d'autre mot possible) vers la vallée profonde qui amènera à San Sepolcro. L'attention est de mise à tout instant et la vigilance constante. J'ai presque failli tomber dans le panneau avant de rectifier au dernier moment. Descente diabolique pour les jambes, les fesses et tutti quanti, mais la route carrossable finit par apparaître et, au bout de celle-ci, une merveille, San Sepolcro. Architecture et urbanisme, tout est beau. Ville ceinte de murailles encore en place, magnifiques palais florentins, églises mariant avec un bel équilibre l'élégance extérieure à la profusion des œuvres d'art à l'intérieur, places publiques comme l'on sait les magnifier en Italie. Belle récompense après un si long parcours.



Vendredi 13 mars 2015

Belle journée après le froid du matin et surtout la tempête des montagnes du côté de Viamaggio. Pendant six à huit heures le chemin se développe dans la plaine du Tibre, d'abord sur une petite route puis, à la faveur d'un changement de pente, la terre apparaît. Quelques écarts dans le balisage, juste pour rester dans l'ambiance, le guide dit de monter à gauche, la balise demande d'aller à droite. Alors on y va.

Douce journée de printemps : un tracteur équipé de lourds brabants retourne une terre grasse, limoneuse qui dégage une odeur chaude très prenante. Un rouge gorge posé sur un buisson me regarde passer sans manifester la moindre crainte. Je suis d'humeur un peu vagabonde même si je dois m'attendre à quelques pentes très sportives. Mais je folâtre un peu, beaucoup. Citerna me retient par sa position en nid d'aigle et belvédère au-dessus de la plaine du Tibre. Magnifique panorama à 180° qui laisse voir, aussi, les montagnes enneigées des Apennins vers le sud, l'agitation et la vie en bas dans la vallée, le calme et la sérénité en haut sur les collines.

Le chemin est changeant, ravine par endroit, piste plus ou moins défoncée ailleurs, asphalté très rarement sauf en redescendant vers Citta.

Rencontres du chemin : en déboulant au sommet d'une colline j'avise une aire de repos St François pour marcheurs. S'approche alors un énorme chien qui semble plein d'intentions qui ont l'air d'être tout sauf bonnes. Son maître arrive, qui le calme et me rassure puis m'invite à prendre un café et, tout de go, me propose le « timbro » pour la créanciale. Le modèle

est beau, bien dessiné et je suis tout heureux d'accepter. La conversation se prolonge. Il me parle d'un ami qui a fait Compostelle, accompagné d'un âne. Comme il ne connaît pas le nom français, il l'interprète d'un vigoureux « Hi Han ». Stupéfaction de ma part, qui croyais que les ânes en Italie parlaient italien, comme les coqs qui chantent « Kikirikiki » ou les coqs anglais qui ont l'accent cockney !! Je suis un âne Hi Han !!

La ville approche. De l'extérieur Citta di Castello ne semble pas payer de mine, et l'entrée côté Tibre n'est pas forcément avenante. Mais l'intérieur, comme toutes ces villes italiennes, nous sommes maintenant en Ombrie, laisse voir une succession de palais, d'églises, de ruelles subtilement organisées. Et les églises, une fois encore, sont emplies de merveilles, retables, peintures s'étalant du Quattrocento au 17^e siècle. Un bâtiment fin 19^e siècle s'inscrit harmonieusement dans cette succession de façades. Respect des italiens pour leur architecture (dévotion devrais-je dire ?). Respect d'une forme d'urbanisme qui se perpétue sans rupture, dans un souci d'intégration et de continuité. Nous sommes loin du vandalisme iconoclaste de nos révolutionnaires de 1792 et au-delà. Loin de cette volonté de nos architectes contemporains... et français ou autres de vouloir imposer leur objet sans se soucier de l'environnement architectural et urbain. Arrogance à la française, insupportable mépris de tout ce qui n'est pas leur création.



Samedi 14 mars 2015

Vingt-neuf kilomètres à faire et une route déserte. Sur le bitume d'abord, puis sur un chemin montant, à nouveau sur le bitume dont on peut dire qu'on ne le quitte plus jusqu'à l'arrivée à Pietralunga. Pas d'état d'âme pour autant. Le chemin est parfaitement balisé, les temps de parcours clairs et exacts, vérification faite à chaque nouvelle étape intermédiaire franchie.

Route déserte, pas âme qui vive. Les quelques rares fermes que l'on rencontre sont, soit en ruines, soit fermées hermétiquement. On n'entend aucun chien aboyer à votre passage, quelques coqs ici ou là et, de temps en temps, une voiture trouble un instant le silence de la campagne. Pas de champs cultivés. Comme à San Sepolcro la tempête (tornade ?) a dû être forte car beaucoup d'arbres gisent en bordure de route, tout juste tronçonnés pour les seules parties qui peuvent entraver la circulation. Le coup de vent a manifestement été violent et sur un vaste périmètre, puisque dans ce parcours du jour San Sepolcro est à plus de quarante kilomètres, où la tempête avait là aussi soufflé très fort.

Plus de nouvelles de mes deux pèlerins italiens (les pas dans la neige). Inversement dix kilomètres avant mon arrivée à Pietralunga, un pèlerin se manifeste en avant. Du plus loin que je le vois, je parie pour un français et comme on les appelle à Conques, un frère de la route. Il a fait, c'est du moins ce qu'il dit, Jérusalem, le Cap Nord, quatre fois Compostelle. Il a fermé la porte de chez lui il y a dix-neuf ans et n'est plus jamais revenu. Il vit de l'air du temps, se fait héberger chaque fois qu'il le peut, mais dispose malgré tout d'un GPS très moderne et d'une liaison internet par satellite.

Pietralunga se fait désirer, il faut franchir une courte dépression puis remonter brutalement sur le village. Accueil particulièrement chaleureux dans un lieu où je n'étais pas attendu, avec un hôtelier qui se met en quatre, sans obséquiosité, pour me conduire très vite à ma chambre. Des combles, sous des poutres de bois, une douche chaude, des radiateurs qui sont bouillants. Récupération garantie.

Henri Roussel

rousselh@hotmail.fr

D'autres étapes dans le prochain bulletin

Henri Roussel a aussi marché de Cluny à Saint-Jacques de Compostelle et de Nice à Rome.

ULTREÏA le mois, bulletin de liaison de l'association, est reçu par les adhérents internautes de l'année en cours et de l'année précédente, dans la mesure où leurs adresses de messagerie inscrites dans le fichier sont bonnes.

Deux recommandations : 1) inscrire lisiblement son adresse de messagerie **tous les ans** sur le bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion, 2) en cas de changement d'adresse de messagerie en cours d'année, le signaler par mail à

Nicole Ladner, trésorière-adjointe : njc.ladner@gmail.com

Les adhérents non internautes recevront régulièrement les impressions d'**ULTREÏA le mois**

Informations concernant l'association, contacts, permanences, sorties... rendez-vous sur le site web :

www.compostelle-paca-corse.info